



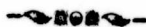
PLACE A DIEU!

La Famille Chrétienne.

VOL 3 — No 2. — Juillet, 1899.

SOMMAIRE

Bulle d'indiction du Jubilé. — L'année sainte. — La Confrérie de Marie, reine des cœurs. — Les histoires de Théodore. — Divers. — Vie du B. F. de Nicosie. —



Bulle d'indiction du Jubilé.

Voici la traduction de la bulle d'indiction du jubilé, publiée à Rome le jour de l'Ascension :

LÉON, EVÊQUE

Serviteur des Serviteurs de Dieu.

A tous les fidèles du Christ qui verront ces lettres, Salut et bénédiction Apostolique.

L'approche de la fin du siècle, dont Notre vie même mesure presque l'étendue, Nous avons décidé de prendre, d'après les traditions de nos ancêtres, une résolution qui profite

au salut du peuple chrétien, en même temps qu'elle montrera comme le dernier vestige des sollicitudes que Nous n'avons cessé d'éprouver dans la fonction de ce suprême Pontificat.

Nous voulons parler d'un "grand jubilé", qui, dès longtemps, est entré dans les coutumes chrétiennes, qui a été sanctionné par la prévoyance de Nos prédécesseurs, et que, traditionnellement, nos pères ont nommée "l'Année Sainte", tant parce qu'elle est accompagnée d'un plus grand nombre de cérémonies saintes, que par la plus grande abondance des moyens qu'elle fournit pour corriger les mœurs et pousser les âmes à se renouveler par la sainteté.

Nous mêmes fûmes témoin en notre jeunesse des grands résultats opérés pour le salut par le dernier qui ait été célébré solennellement, sous le Pape Léon XII : en ce temps où Rome était, pour la religion publique, un théâtre très grand et très sûr. Notre mémoire Nous rappelle encore sous les yeux la foule des pèlerins et la multitude se répandant à travers les plus augustes églises, en bataillons rangés ; les missionnaires apostoliques prêchant en public, les plus célèbres endroits de la Ville Eternelle résonnant des louanges divines, et le Souverain Pontife, entouré d'un grand nombre de cardinaux, donnant, sous les regards de tous, des exemples de piété et de charité.

Or, les souvenirs de ce temps reportent plus tristement nos esprits, par la comparaison, au temps d'aujourd'hui, car ces choses, dont nous parlons et qui, quand elles peuvent se produire sans obstacle à la lumière de la cité, nourrissent merveilleusement, d'ordinaire, et excitent la piété populaire, aujourd'hui, l'état de la ville ayant changé, il n'y a plus aucune liberté de les faire, ou bien cette liberté dépend du caprice d'un étranger.

Quoi qu'il en soit. Nous avons confiance que Dieu, qui vient en aide aux desseins salutaires, accordera un cours prospère et sans obstacle à la décision que Nous avons prise pour sa grâce et sa gloire. En effet, que désirons-Nous, et que voulons-Nous ? Uniquement que les hommes, dans toute la mesure de Nos efforts, deviennent plus sûrs de leur salut éternel et, à cette fin, qu'on puisse appliquer aux maladies de l'âme les remèdes que Jésus-Christ a voulu mettre en Notre pouvoir.

Et cela, ce n'est pas seulement la charge apostolique, mais c'est la considération de ce temps qui semble absolument le demander de Nous.

Non pas que ce siècle soit stérile en fait de bonnes actions et d'œuvres chrétiennes dignes d'éloges ; au contraire, ils abondent, grâce à Dieu, les plus excellents exemples, et il n'est aucun genre de vertu si élevé soit-il, ou si ardu, dans lequel Nous ne voyons exceller un grand nombre de fidèles, car la religion chrétienne possède une sève divine inépuisable et perpétuelle pour créer et alimenter les vertus. Mais, si on jette les yeux d'autre part, quelles ténèbres, quelle erreur, quelle innombrable multitude de gens se ruant à leur perte éternelle ! Nous sommes principalement opprimé par la douleur chaque fois qu'il nous vient à l'esprit de songer à la grande quantité de chrétiens qui, abandonnés à la licence de la pensée et du jugement, et absorbant à satiété le venin des mauvaises doctrines, corrompent chaque jour en eux-mêmes l'inappréciable don de la foi divine. D'où le mauvais support de la vie chrétienne et la corruption grandissante des mœurs ; d'où l'aspiration ardente et insatiable pour les plaisirs des sens, avec toutes les sollicitudes et les pensées détournées de Dieu et fixées à la terre. A peine peut-on dire quelle influence pernicieuse, sortant de cette source abominable, s'exerce sur ce qui constitue les fondement mêmes des Etats. Car les esprits en révolte, les mouvements et les troubles des passions populaires, les périls aveugles, les crimes tragiques, si l'on veut en chercher la cause, que sont-ils autre chose qu'un combat illégal et effréné pour s'emparer et jouir des choses mortelles !

Il importe donc à la vie publique comme à la vie privée, que les hommes soient avertis de leur devoir, que les cœurs endormis par l'oubli soient réveillés, et que le souci du salut soit rappelé à tous ceux qui, presque à chaque heure, courent témérairement le risque de périr, et de perdre par insouciance ou par orgueil les biens célestes et immuables, les seuls pour lesquels Nous sommes nés. Or c'est à cela que tend souverainement l'année sainte : de fait, pendant tout ce temps, l'Eglise, agissant comme une mère qui ne se rappelle que douceur et miséricorde, s'applique, par tous les moyens et avec tout le zèle possibles, à ramener au bien les ins-

pirations humaines, et à effacer les défaillances de chacun par la pénitence, cette correctrice de la vie. Dans ce but, elle s'efforce par des prières multipliées et des instances redoublées, de fléchir la majesté de Dieu outragée, et d'arracher au ciel, l'abondance des dons divins; et ouvrant largement les trésors de grâces, dont la dispensation lui est confiée, elle appelle à l'espoir du pardon l'universalité des chrétiens, et se consacre entièrement à vaincre les volontés rebelles par un surcroît d'amour et d'indulgence. De tant d'efforts, pourquoi n'attendrions-Nous pas des fruits abondants, s'il plaît à Dieu, et appropriés à l'heure présente?

Ce qui ajoute à l'opportunité de la chose, ce sont certaines solennités extraordinaires dont Nous croyons que l'annonce s'est suffisamment répandue et qui serviront d'une certaine manière à consacrer la fin du dix-neuvième siècle et le commencement du vingtième. Nous voulons parler des honneurs qui doivent être rendus, dans le même temps, à Jésus-Christ Rédempteur.

C'est pourquoi Nous avons largement loué et approuvé ce beau dessin, dû à la piété privée. En effet, que pourrait-on faire de plus saint et de plus salutaire!

Tout ce que l'homme doit désirer, aimer, rechercher, n'est-il pas tout entier dans le fils unique de Dieu, qui est "notre Salut, notre Vie, notre Résurrection!" Vouloir l'abandonner, c'est vouloir absolument périr.

C'est pourquoi, encore que jamais ne se taisent, mais soient au contraire partout en vigueur, l'adoration, la louange, l'honneur, l'action de grâces qui sont dûs à Notre-Seigneur Jésus-Christ, cependant ni les actions de grâces ni les honneurs ne peuvent être si grands qu'on n'en doive de plus grands et de plus nombreux encore.

En outre, ils sont nombreux ceux qui, de notre temps, sont oublieux et ingrats et qui sont habitués à répondre par le mépris à la miséricorde divine et par des injures à ses bienfaits. A n'en pas douter, la vie d'un grand nombre, si opposée à ses lois et à ses préceptes, est, par elle-même, le témoignage d'un esprit ingrat et mauvais. Et que dire, quand on songe que, dans ces derniers temps, l'on a vu se renouveler plus d'une fois le crime d'Arius contre la divinité de Jésus-Christ? Courage donc, vous tous qui, par

ce projet nouveau et si beau, avez fourni un aliment à la piété populaire. Mais il faut l'exécuter de manière à ce qu'il ne s'ensuive aucun obstacle au cours du jubilé et à l'ordre des solennités fixées.

Dans cette prochaine manifestation de la foi et de la religion des catholiques, il faudra que l'on ait cette intention de détester tout ce qui, à notre souvenir, a été dit et fait par les impies et de réparer publiquement les injures qui ont été publiquement faites à la divine majesté de Jésus-Christ.

Or, pour aller au fond, chacun sait que le genre de satisfaction le plus désirable, le plus efficace, le plus clair, celui qui porte le mieux la marque de la vérité, c'est de se repentir du mal que l'on a fait, et, après avoir imploré de Dieu la paix et le pardon, de s'exciter avec plus de ferveur aux devoirs imposés par les vertus, ou à y revenir, si on les a quittés.

Or, étant données les facilités, dont Nous avons parlé au commencement, et qui sont offertes par cette année sainte, il apparaît de nouveau combien il importe et il est nécessaire que le peuple chrétien se mette à l'œuvre avec la plénitude de l'espérance et du courage.

C'est pourquoi, élevant les yeux au ciel, et ayant supplié ardemment le Dieu riche en miséricorde de vouloir bien être favorable à Nos vœux et à Nos résolutions, et d'éclairer de sa vertu l'esprit des hommes en même temps qu'exciter leur cœur, Nous, à l'exemple de Nos prédécesseurs et sur l'avis de Nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine, par l'autorité du Dieu tout-puissant, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et de la Nôtre, en vue de la gloire divine, du salut des âmes et pour le profit de l'Eglise, Nous annonçons, promulguons et voulons que soit tenu pour annoncé et promulgué un grand Jubilé universel, qui commencera dans cette sainte ville de Rome aux premières vêpres de la Nativité du Seigneur de l'an 1899, et qui finira aux premières vêpres de la Nativité du Seigneur de l'an 1900.

Durant le cours de ce Jubilé, à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, vraiment contrits et qui, après s'être confessés et avoir reçu la sainte communion, auront pieusement visité la basilique des bienheureux Pierre et Paul, de Saint-Jean de Latran et

de Sainte Marie Majeure au moins une fois par jour, pendant vingt jours consécutifs, ou à des jours espacés, soit naturels, soit ecclésiastiques, comptés depuis les premières vêpres d'un de ces jours jusqu'au plein crépuscule du jour suivant, s'ils sont citoyens de Rome ou résidants et s'ils sont venus en pèlerins, pendant dix jours au moins comme dessus, et qui là auront prié Dieu avec ferveur pour l'exaltation de l'Eglise, l'extirpation des hérésies, la concorde des princes catholiques et le salut du peuple chrétien, Nous accordons et octroyons miséricordieusement dans le Seigneur l'indulgence plénière, la rémission et le pardon de leurs péchés

Et comme il peut arriver à plusieurs, empêchés qu'ils seront par la maladie ou quelque autre motif légitime, soit à Rome, soit en voyage, de ne pouvoir, malgré leur vif désir, remplir tout ce qui a été prescrit ci-dessus, ou de ne pouvoir en remplir qu'une partie, Nous accordons, selon Notre pouvoir, en Notre-Seigneur, à leur bonne et pieuse volonté, de participer à l'indulgence et à la rémission dont il est parlé ci-dessus, comme s'ils avaient réellement visité aux jours fixés par Nous les basiliques dont Nous avons parlé, pourvu que, vraiment repentants et absous au sacrement de pénitence, ils se soient nourris de la sainte communion.

Pour vous, cher fils, à qui, où que vous soyez, il est facile d'être présents à Rome, elle vous appelle tendrement dans son sein. Mais, en ce temps sacré, il convient qu'un catholique, s'il

Qu'est-ce que la mort ?

Un jour, on posait cette question : *Qu'est-ce que la mort ?* à un poète contemporain, et il répondit :

C'est le berceau de l'espérance ;
 C'est la fleur qui s'épanouit ;
 C'est le terme de la souffrance ;
 C'est le soleil après la nuit ;
 C'est le but auquel tout aspire ;
 C'est après les pleurs le sourire ;
 C'est le retour après l'adieu,
 C'est l'affranchissement suprême ;
 C'est rejoindre ceux qu'on aime ;
 C'est l'immortalité !... C'est Dieu ! ...

veut être conséquent avec lui-même, ne se comporte pas à Rome autrement que dans la compagnie de la foi chrétienne.

Aussi doit-il nominément s'interdire les spectacles intempes-
tifs des choses légères ou profanes, et tourner plutôt son esprit
vers ceux qui inspirent la religion et la piété. Or, ce qui donne
surtout cette impression, si on considère les choses de haut, c'est
le caractère natif de la ville, et son empreinte divine que nul cal-
cul humain, que nulle force ne saurait changer.

En effet, Jésus-Christ, le Sauveur du genre humain, a choisi
et s'est consacré la ville de Rome, seule entre toutes pour des
fonctions plus élevées que les choses humaines. C'est là que, non
sans une longue et secrète préparation, il a placé le domicile de
son empire: c'est là qu'il a ordonné d'établir le siège de son Vi-
caire pour la perpétuité des temps: c'est là qu'il a voulu que fût
sainteament et inviolablement conservé la lumière de la doctrine
céleste, et c'est de là que, comme d'une tête et d'une source très
auguste, il a voulu qu'elle fût propagée dans toutes les terres loin-
taines, de telle sorte que celui-là se séparât du Christ lui-même
qui se séparerait de la foi romaine.

Et ce qui accroit encore cette sainteté, ce sont les monuments
très anciens de la religion, l'incomparable majesté des églises, les
tombeaux des princes des apôtres, les hypogées des héros que fu-
rent les martyrs. Qui voudra droitement écouter les voix de toutes
ces choses sentira certainement qu'il voyage non dans une ville

Beau rêve pour un catholique fervent.

Les découvertes merveilleuses accomplies depuis peu dans le
domaine des sciences et particulièrement de l'électricité, rendent
très légitime la supposition que la parole pouvant être un jour
substituée aux signaux Morses dans le télégraphe sans fil, lequel
deviendrait un téléphone sans fil, la voix du vicaire de Jésus-
Christ, pourrait **matériellement** et **instantaném** nt être entendue dans
toutes les parties du monde.

Le vingtième siècle verra-t-il cette merveille? La première
parole lancée ainsi à l'univers par le représentant du **Prince de la**
Paix sera-t-elle le fameux **-ax Vobis** que les princes de la terre
s'évertuent vainement à jeter à l'écho silencieux?

étrangère, mais dans la sienne propre et, par la grâce de Dieu, il s'en ira meilleur qu'il n'était venu.

Or, afin que ces Lettres arrivent plus facilement à la connaissance de tous les fidèles, Nous voulons que les exemplaires, même imprimés, pourvu qu'ils portent la signature de quelque notaire public et le sceau d'une personne ayant une dignité ecclésiastique, obtiennent la même confiance que si elles avaient été exhibées et montrées dans l'original.

Que personne donc ne se croit permis d'enfreindre cette page de notre indiction, promulgation, concession et volonté, ou de s'y opposer par une audace téméraire. Que si quelqu'un avait la présomption de commettre cet attentat, qu'il sache que, de ce fait, il encourrait l'indignation du Dieu tout-puissant et de ses saints apôtres Pierre et Paul.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, l'an de l'Incarnation de Notre Seigneur mil huit cent quatre-vingt dix-neuf, le cinq des ides de mai, en la vingt-deuxième année de Notre Pontificat.

C. Card. ALOISI MASELLA,
Pro-dataire.

A. Cardinal MACCHI,
Visa de la Curie,
J. des vicomtes d'AQUILA.

Lieu † du sceau de plomb
Enregistré à la secrétairerie des Brefs,

L. CUGNONI.

L'an de la Nativité de Notre-Seigneur mil huit cent quatre-vingt-dix-neuf, le onze mai, en la fête de l'Ascension de Notre-Seigneur, en la vingt deuxième année du pontificat de Notre très Saint-Père et Seigneur en Jésus-Christ Léon XIII, Pape par la divine Providence, j'ai lu et solennellement publié ces lettres devant le peuple, dans l'atrium de la sainte basilique vaticane.

Moi, JOSEPH des vicomtes d'AQUILA,
Abréviateur de la Curie.

L'année Sainte.

Léon XIII vient de publier une bulle proclamant pour l'an prochain (de Noël 1899 à Noël 1900) un jubilé solennel. On lira donc avec intérêt l'article suivant publié tout récemment en France, dans la *Vie des Saints* :

LE JUBILÉ

La semaine a son jour de solennité, le dimanche ; l'année est rythmée par les fêtes admirablement réparties sur tout son cours. Le siècle, cette grande division du temps, ne devait-il pas présenter, lui aussi, son moment de solennité joyeuse, une année choisie entre les autres, une année de miséricorde, sainte entre toutes ?

A cette convenance religieuse l'Eglise a répondu par l'institution du jubilé.

Le jubilé des chrétiens est un temps de prière plus fervente, de grâce plus abondante et de joie générale que l'Eglise célèbre avec solennité, et pendant lequel les Souverains Pontifes accordent une indulgence plénière extraordinaire.

Cet usage fut d'abord attaché à la période séculaire. Mais bientôt, l'Eglise, ayant plus d'égard aux désirs des pieux fidèles qu'au retour régulier de la centième année, leur accorda cette faveur tous les cinquante ans, puis tous les trente-trois ans, en mémoire de la vie terrestre du Sauveur. Enfin, pour que la grande majorité des chrétiens pût obtenir cette grâce de choix une fois au moins en la vie, elle réduisit à vingt-cinq ans l'intervalle des jubilés ordinaires.

Suivant cette loi, la vingt-cinquième, la cinquantième, la soixante-quinzième et la dernière année du siècle sont jubilaires. Il en doit être ainsi de l'année 1900, à moins que le Saint-Siège n'en ordonne autrement.

JUBILÉ JUIF — ANNONCE AU SON DES TROMPETTES.

Il faut remonter à l'ancienne alliance pour retrouver l'origine de cette institution. Tous les cinquante ans, les Israélites avaient leur année jubilaire, solennellement annoncée six mois à l'avance au son des trompettes. Ces instruments affectant la forme de cor-

ne de bélier, en hébreux *jobel*, firent donner à la fête qu'ils annonçaient le nom de *jubilé*.

C'était pour les Juifs une année de joie, de pardon universel. On peut encore en juger d'après le XXVe chapitre du Lévitique.

Toutes les dettes contractées pendant les quarante-neuf années précédentes étaient, cette année-là, complètement remises à tout le monde. Ceux qui avaient été obligés de vendre leurs héritages les recoutraient ; les prisonniers étaient rendus à la liberté : les esclaves affranchis rentraient dans leurs familles. Tout le monde enfin était appelé au repos : les terres n'étaient pas cultivées et leurs produits spontanés appartenaient à tous ceux qui en avaient besoin.

Le pauvre Israélite poursuivi par les créanciers, visité par l'infortune, aspirait au retour de cette année bienfaisante ; toute perte, tout malheur était soudain réparé, tout bien matériel recouvré : faible image du bien spirituel que procure notre jubilé chrétien et de son action éminemment réparatrice dans les âmes !

PREMIER JUBILÉ CHRÉTIEN EN L'AN 1300
RUMEURS POPULAIRES — PÈLERINAGES SPONTANÉS.

Vers la fin de l'an 1299, le bruit se répandit à Rome et au loin que tous ceux qui, l'année suivante, visiteraient la basilique de Saint-Pierre, gagneraient une grande indulgence. Cette croyance populaire prit bientôt une telle consistance que l'on vit, dès le 1er janvier de l'année 1300, une foule considérable de Romains et d'étrangers se rendre pleins d'enthousiasme à la basilique Vaticane. On disait que les péchés seraient remis à ceux qui accomplissaient dévotement cet acte de piété ; les opinions les plus diverses se formulaient à ce sujet ; les uns soutenaient que c'était une indulgence plénière accordée tous les cent ans ; d'autres opinèrent que ce n'était peut-être qu'une indulgence partielle de cent ans. En tous cas, ce nouveau courant de dévotion s'affirmait de jour en jour davantage, et le concours de peuple au tombeau des apôtres fut incessant pendant deux mois. Il fallut diviser le pont Saint-Ange dans toute sa longueur par une barrière : ceux qui allaient à Saint-Pierre passaient d'un côté en même temps que ceux qui en revenaient passaient de l'autre.

Le pape Boniface VIII, qui résidait au palais du Latran, suivait avec attention ce mouvement de piété et le favorisait.

TÉMOIGNAGE DES VIEILLARDS — BULLE D'INSTITUTION.

Au nombre des pèlerins accourus, se trouva un Piémontais, âgé de cent sept ans. Présenté au Pape, il raconta que son père l'avait conduit à Rome un siècle auparavant, pour le faire participer à la faveur de l'indulgence qu'on y gagnait tous les cent ans. Ses pieux ancêtres, ajoutait-il, ne manquaient jamais de faire ce voyage la dernière année de chaque siècle, et son père lui avait fait promettre avec serment de retourner à Rome en l'an 1300, si toutefois Dieu lui prolongeait la vie jusqu'à cette date.

Dans le même temps, deux vieillards français, du diocèse de Beauvais, arrivés en costume de pèlerins, annonçaient hautement qu'ils venaient, d'après les traditions de leur pays, pour gagner l'*indulgence plénière centenaire*.

Sur la foi de ces témoignages, confirmés à plusieurs reprises, Boniface VIII fit faire des recherches dans les archives ; elles furent inefficaces. Il discuta longuement et soigneusement la question avec les cardinaux ; il s'enquit à nouveau des traditions orales, et malgré l'absence de documents écrits, cherchés en vain dans les archives romaines, il déclara dans la bulle *Antiquorum habet fida relatio*, du 22 février 1300, que, d'après des relations dignes de foi, ses prédécesseurs avaient accordé de grandes indulgences à ceux qui visiteraient la basilique de Saint-Pierre.

Cette même bulle autorisait et confirmait l'institution du jubilé. « Confiant dans la miséricorde de Dieu et dans les mérites des apôtres saint Pierre et saint Paul, pour l'honneur de ces mêmes apôtres, en vertu de la plénitude de notre puissance apostolique, nous accordons pour l'année 1300 et pour toutes les années séculaires suivantes, une indulgence plénière à tous ceux qui, vraiment contrits, confesseront leurs péchés et visiteront les deux églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul »

Les fidèles de Rome, d'après la même lettre, étaient tenus à cette visite des églises une fois par jour pendant trente jours ; les étrangers, pendant quinze jours consécutifs.

FAITS PRODIGIEUX.

A la publication du décret papal, les pèlerins déjà réunis à Rome, firent éclater des transports de joie en voyant leurs vœux exaucés et leurs fatigues récompensées. En même temps, des fidèles de tout âge et de toute condition se précipitaient vers la Ville Eternelle, comme si le pardon promis par Boniface à tous ceux qui venaient à Rome eût été le dernier. Ceux qui ne pouvaient s'y rendre d'eux-mêmes s'y faisaient porter en litière. Le cardinal Stepha neschi, témoin oculaire, rapporte qu'on y vit venir ainsi des vieillards et des infirmes. On remarqua, entre autres, un paysan savoyard âgé de plus de cent ans, qui, ne voulant pas mourir privé du bonheur de gagner ces indulgences, se fit porter jusqu'à Rome par ses enfants.

Le concours fut tel que, dans le commencement, plusieurs personnes périrent étouffées. Pour empêcher le retour de ce malheur, on eut recours à un moyen qui fut encore jugé insuffisant : ce fut d'ouvrir dans les murs une brèche, afin de faciliter l'entrée et la sortie de l'immense multitude massée dans les rues ou aux abords de la ville.

Il y eut toute l'année plus de 200,000 étrangers constamment présents à Rome, et ce qui fut plus merveilleux encore, c'est que tous reçurent l'hospitalité à leur pleine satisfaction. Boniface VIII prit ses mesures avec tant de sagesse et de prévoyance que les vivres ne manquèrent ni aux hommes ni aux chevaux, et qu'aucun désordre ne déshonora la sainteté de ces beaux jours au milieu d'une foule si diversement composée.

(à suivre.)



Télégraphe sans fil

On aura, assurent les initiés, avant la fin de l'année, une station télégraphique sans fil à New York et une autre à Loudes. Dans quelques années on correspondra plus facilement et à meilleur marché entre l'Amérique et l'Europe qu'entre Ottawa et Montréal. Pour cela on se servira de ballons captifs retenus par des cables en fil métallique et lancés à 5000 pieds de haut.

LA CONFRERIE DE MARIE

REINE DES CŒURS,

*telle qu'érigée par Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa,
pour la propagation de la dévotion à la Sainte
Vierge enseignée par le B. Grignon de Montfort.*

(Du Calendrier de Hull.)

LA dévotion à la Sainte Vierge atteint de nos jours une expansion admirable et universelle.

C'est ce que prouvent les pratiques aussi nombreuses que variées par lesquelles l'Eglise et les fidèles s'attachent à honorer l'Auguste Mère de Dieu.

De toutes les pratiques de la dévotion envers la Sainte Vierge, que le Saint-Esprit a inspirées à l'Eglise et aux saintes âmes, la plus parfaite, est, sans contredit, celle qui nous est consignée par le Bienheureux Grignon de Montfort dans son traité de " la vraie dévotion à Marie ". et que notre vénéré Archevêque veut propager parmi les ouailles commises à sa garde, en l'établissant sous forme de Confrérie, sous le vocable de "**Marie Reine des cœurs**"

Le but de cette dévotion est d'établir le règne absolu de la Très Sainte Vierge dans tous les cœurs, afin d'y faire régner plus parfaitement Jésus-Christ.

" Toute notre perfection consistant à être conformes, unis et
" consacrés à Jésus-Christ, la plus parfaite des dévotions est, sans
" contredit, celle qui nous conforme, unit et consacre le plus parfaitement à ce parfait Modèle de toute sainteté : or, Marie étant
" de toutes les créatures la plus conforme à Jésus-Christ, il s'en
" suit que, de toutes les dévotions, celle qui conforme et consacre
" le plus une âme à Notre-Seigneur, est la dévotion à la Très-Sainte
" Vierge, sa Mère, et que plus une âme sera consacrée à Marie,
" plus elle le sera à Jésus Christ ; c'est pourquoi la plus parfaite
" consécration à Jésus-Christ n'est autre chose qu'une parfaite et

“ entière consécration de soi-même à la très Sainte Vierge, qui
 “ est celle que j’enseigne. ” (1)

II. NATURE DE CETTE DÉVOTION.

Cette dévotion consiste. 1^o à se donner tout entier à la Très Sainte Vierge pour être tout entier à Jésus-Christ par elle ; 2^o à vivre habituellement et toujours dans une pleine, entière et parfaite dépendance de sa volonté, à l’exemple du Fils de Dieu à Nazareth.

Pour faire cette donation de soi-même et pratiquer cette dépendance absolue envers la Sainte Vierge,

1^o Il faut choisir un jour pour lui donner, dans un acte de consécration solennelle : 1^o notre corps avec tous ses sens et ses membres ; 2^o notre âme avec toutes ses facultés ; 3^o nos biens extérieurs qu’on appelle biens de fortune, présents et à venir ; 4^o nos biens intérieurs et spirituels, qui sont nos mérites, nos vertus, et nos bonnes œuvres passées, présentes et futures.

II^o A partir de cette consécration, pour vivre habituellement dans sa dépendance, il faut faire toutes nos actions avec Elle, en Elle et par Elle, en sorte que nous la regardions toujours comme agissant de concert avec nous, et dirigeant elle-même tout le bien que nous pouvons faire.

Pour bien comprendre cet abandon de tous nos droits entre les mains de la Sainte Vierge, il faut se rappeler que chacune de nos bonnes œuvres, faite en état de grâce et par des motifs de foi renferme : 1^o une valeur satisfactoire par laquelle nous méritons la remise des peines ou châtimens dus à nos péchés ; 2^o une valeur impétratoire qui nous obtient une faveur nouvelle particulière ; 3^o une valeur méritoire qui nous est propre, que nous ne pouvons communiquer à personne, qui apporte à notre âme une augmentation de grâce et nous mérite un nouveau degré de gloire dans le ciel.

Or, par cet abandon volontaire que nous lui faisons de tous nos droits, la Sainte Vierge devient maîtresse absolue : 1^o de toute

la valeur satisfaitoire et impétratoire de nos bonnes œuvres, qu'elle peut appliquer à qui elle veut, comme il lui plaît, selon la plus grande gloire de Dieu ; 2^o de toute leur valeur méritoire, c'est-à-dire, de nos grâces, et de nos mérites, non pour les communiquer à d'autres, puisqu'ils sont incommunicables, mais pour nous les garder et conserver précieusement, comme un riche trésor, dont elle nous rendra la possession au grand jour de l'Éternité.

Mais, dira quelqu'un, comment pourrons-nous secourir nos parents, nos amis, nos bienfaiteurs vivants et défunts, si nous ne sommes pas libres de disposer de la valeur de nos bonnes œuvres en faveur de qui nous voulons ?

Cette donation de nous mêmes et de la valeur de nos bonnes œuvres entre les mains de la Sainte Vierge ne préjudicie en aucune manière aux obligations où l'on est pour le présent et où l'on pourra être pour l'avenir : par exemple aux obligations d'un prêtre qui, par office et autrement doit appliquer la valeur satisfaitoire et impétratoire de la sainte Messe à un particulier ; ou aux obligations des personnes engagées dans la vie religieuse auxquelles leurs règles font un devoir d'appliquer les suffrages de leurs prières, messes, communions, mortifications et autres bonnes œuvres au soulagement des âmes de leurs défunts. Car on ne fait cette offrande à la Sainte Vierge que selon l'ordre de Dieu et les devoirs de son état.

Loin de s'opposer à ce que nous venions au secours de ceux qui nous sont chers, ou qui se recommandent à nous, cette dévotion nous autorise, au contraire, à prier pour eux avec plus de confiance que jamais. " Supposez une personne riche, dit le Bienheureux de Montfort, qui aurait donné tout son bien à un grand prince, afin de l'honorer davantage. Ne prierait-elle pas ensuite ce prince avec plus de confiance de faire l'aumône à ceux de ses amis qu'elle verrait dans l'indigence ? Et même ne serait-ce pas faire plaisir à ce prince que de lui donner occasion de témoigner sa reconnaissance envers une personne qui s'est dépouillée, pour le revêtir, qui s'est appauvrie pour l'honorer ? Et bien ! il faut dire la même chose de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge ; il est de leur bonté et de leur puissance de ne jamais se laisser vaincre en

générosité. " Ils sauront bien, quand nous le leur demanderons humblement, assister nos parents, amis, bienfaiteurs vivants et défunts, de notre petit revenu spirituel ou par d'autres voies.

(à suivre)



LES HISTOIRES DE THEODORE.

(suite et fin.)

III

" Une femme du village allait mourir. Elle était très misérable, et n'avait rien à regretter dans la vie ; elle était très chrétienne, et ne redoutait rien dans la mort ; mais elle était mère, et elle laissait sans appui deux enfants : une fille affligée d'une goître qui la rendait impotente ; un garçon, Mathias, tout à fait idiot. Elle avoua ses inquiétudes à une amie qui l'assistait en ses derniers moments. — Ne soyez point en peine, répondit celle-ci : mon mari et moi nous adopterons vos orphelins. — Sur cette assurance, la pauvre femme mourut en paix. Les orphelins avaient pourtant un père, mais c'était un malheureux abruti de vices. L'amie, fidèle à sa parole, présenta les deux enfants à son mari, qui les accueillit avec joie.

" Or, quelles ressources possédaient ces gens pour se charger d'une telle famille ? L'homme était le fosseyeur du village, la femme travaillait à la journée. Dans toute la paroisse, on ne connaissait point d'habitants plus pauvres. Leur maison valait bien en tout, deux cents francs. Elle se composait d'une seule chambre. Ils y firent un second lit, et s'en remirent à Dieu pour ne pas mourir de faim, puisque ces enfants, qui allaient accroître les dépenses, prendraient encore bien des heures au temps du travail, par les attentions et la surveillance qu'ils exigeraient. Ils vécurent, Dieu sait comment, Dieu sait à quel prix ! Tout ce que nous avons su, nous, c'est que, durant dix-huit longues années, les deux or-

phelins reçurent sans interruption les soins les plus assidus, les plus tendres, et que jamais le fosseyeur et sa femme, voyant qu'ils suffisaient à leur œuvre céleste, ne demandèrent des secours qu'ils savaient pourtant bien qu'on ne leur eût point refusés. Non qu'ils y missent de l'orgueil, ô mon Dieu ! mais en travaillant avec une ardeur sans pareille, mais en se privant avec une rigueur inexorable, mais en jeûnant lorsqu'il n'y avait du pain dans la chaumière que pour la goitreuse et pour l'idiot mais en se refusant le sommeil après leurs journées pleines de fatigues lorsque ces pauvres êtres tombaient malades, ce qui arrivait souvent ; mais en se dépouillant l'hiver pour les couvrir, comme ils s'épuisaient et s'abstenaient en toute saison pour les nourrir, ces cœurs héroïques parvenaient chaque jour à leur but, et, l'ayant atteint, ne songeaient plus qu'à remercier Dieu. Vous qui m'écoutez, vous êtes chrétiens : la constance de ces saints n'est pas pour vous un problème ; vous mesurez aux insondables profondeurs de l'amour de Dieu leur confiance, leur bonheur et leur paix..."

J'y songe, Prosper, peut-être connaissez-vous déjà cette histoire ? Elle a été publiée en détail dans un rapport de l'Académie sur la distribution des prix Monthyon, et vous demandez comment arriva au pauvre fosseyeur l'aventure étrange d'être au bout de dix-huit ans découvert et couronné par l'Académie ? Ce ne fut pas sa faute, assurément ! Toute la paroisse s'était émue : les pauvres admiraient ; les riches s'informèrent, admirèrent à leur tour, firent des démarches ; enfin ils obtinrent, non sans peine, un second prix ou un demi-prix de vertu, trois mille francs, que l'humble héros à qui on les donnait ne voulut jamais recevoir en personne, tant il craignait les regards du monde ! Et quelque étonnés que fussent les gens de Paris au récit de ce qu'il avait fait, il s'étonna lui-même bien plus encore de leur étonnement. Ce fut un mystère au-dessus de son intelligence, de voir qu'on se mettait en frais d'argent pour payer un homme qui s'était constitué le créancier du bon Dieu. Toutefois il prit l'argent, et là s'arrêta pour vous l'histoire. Vous allez voir ce qu'il fit de ces trois mille francs, et comment le diable, qui a peut-être fané de bien belles couronnes avec les prix du bonhomme Monthyon, perdit ici sa peine.

— Ça, dit le lauréat à Théodore dès que la somme lui fut rendue, je n'ai nul besoin de cet argent, et ce n'est pas à moi que Dieu vient de l'envoyer ; mais, dans sa bonté, il a songé à nos pauvres enfants : il a voulu les mettre à l'abri du besoin, quand ma femme et moi viendrons à leur manquer. Plaçons donc tout de suite la somme en leur nom, afin qu'ils la trouvent entière avec les intérêts, lorsque nous seront morts. Et que Dieu soit béni !

“ Peu de temps après ”, poursuivit Théodore, “ le fossoyeur tomba malade, et comme tous les saints que j'ai vus souffrir, il souffrit cruellement. Cependant il faudrait trouver un mot pour caractériser ces douleurs pleines d'espérances, pleines de joie et d'amour, durant lesquelles le chrétien est comme une statue intelligente, qui, sous le fer et le marteau du sculpteur divin, aurait, par-dessus le sentiment de la douleur, l'inénarrable conscience du travail qu'elle subit, verrait à chaque coup apparaître en elle une nouvelle beauté, une ressemblance de plus au *Modèle* sublime qu'elle doit reproduire, et la vie gagner partout la pierre morte, et son Créateur, qu'elle aime, l'aimer davantage lui-même à mesure qu'il la rend plus digne du lieu d'honneur où, vivante et glorieuse, et parfaite comme il est parfait, il veut la placer sous l'éternité de ses regards.

“ Je ne puis vous rapporter toutes les paroles pieuses, surprenantes, ineffables, que ce pauvre homme prononçait ; j'ose dire à peine de quelles grâces Dieu daignait le prévenir, et les ravissements de sa prière, et les visions ou tout au moins les beaux rêves qui le consolait. Un jour, en sortant, dirai-je du sommeil ou de l'extase ? il regarda sur son lit, comme s'il cherchait quelque chose qu'il était fâché de ne pas y voir : — Eh bien ! demanda-t-il enfin, où sont donc mes roses ? — Quelles roses ? lui dit-on : il n'y en a point ici — Les roses, reprit-il, que la sainte Vierge m'a données : il y en avait six, trois blanches et trois rouges. Elle est venue, elle m'a souri, elle m'a présenté ce bouquet de roses, et je l'ai gardé. — Nous crûmes qu'il avait le délire ; mais il jouissait de sa droite raison. — J'ai rêvé, ajouta-t-il doucement ; et il nous parla de bon sens selon sa coutume.

“ Lui et sa femme m'honoraient de leur amitié ; j'allais fréquemment les voir. Souvent leur pauvre maison n'était qu'un

hôpital. Joly (c'était le nom de ce digne homme) languissait sur son lit ; la goîtreuse, sujette à des oppressions effrayantes, étouffait sur le sien, râlant plus qu'elle ne respirait ; l'idiot, immobile et muet dans un coin, laissait deviner des souffrances dont il ne pouvait parler. Au milieu d'eux. Mme Joly, épuisée de vieillesse, de fatigue, de misère, mais valide encore, puisque, hélas ! les autres ne pouvaient remuer, allait à son mari, à ses enfants, faisait boire celui-ci, soulevait celle-là. tâchant qu'un peu d'air entrât dans sa poitrine ; veillait à l'idiot, devinait son mal, l'embrassait, était secourable à tous et n'avait besoin de consoler personne, parce que le malade, la goîtreuse, l'idiot lui-même, on le vit plus tard, se tenait comme elle dans la sainte présence de Dieu, offraient leurs maux au Sauveur crucifié, priaient sans cesse. Oh ! l'admirable femme ! oh ! les sublimes cœurs ! ô bénédictions de Dieu qui tombaient sur cette pauvreté, plus abondantes que la rosée et la manne, et qui rassasiaient ces indigents des fruits de lumière dont se nourrissent les anges ! Vous ne pouvez imaginer combien cette femme était humble. Il m'arriva, la rencontrant faible et lasse de prendre son bras sous le mien, afin de l'aider à marcher ; et cela lui parut un tel effort de charité, qu'elle en parlait sans cesse avec admiration. Il semblait, à l'entendre, qu'à côté de cette action, toute sa vie ne fût rien, qu'elle n'avait rien fait que de naturel, d'ordinaire, et que le grand exemple était donné par moi.

“ Mais je voulais vous raconter l'histoire de Matthias. Je ne dis point que je vais vous faire le récit d'un miracle. J'ai vu chose surprenante, que je ne qualifie point ; et je vous la dis simplement, comme je l'ai vue.

“ Ce garçon était idiot. A dix-neuf ou vingt ans, il ne savait prononcer que quelques mots à peine, ou plutôt il poussait des cris inarticulés, dont sa sœur et ses parents adoptifs savaient seuls pénétrer le sens. Il fallait deviner tous ses besoins, et le servir comme un petit enfant. Un jour, pendant que Joly était malade, Matthias fut tout à coup saisi d'une inquiétude et d'une angoisse extraordinaires. Il parut très souffrant. On le déposa sur son lit, et l'on jugea qu'il allait mourir. Il fit entendre par des signes, en indiquant ma demeure et en prononçant mon nom, qu'il voulait me voir. Je n'étais pas chez moi, ou j'étais occupé ; enfin je ne

pus me rendre à son désir que sur la fin du jour, et il ne cessa de me demander. Lorsque j'arrivai, il laissa voir sa joie, me prit la main, et la plaça sur sa tête, comme s'il demandait une bénédiction. Je m'informai : on me dit qu'on l'avait cru à l'extrémité. Cependant il se leva, s'approcha avec une sorte de solennité du lit où gisait son père adoptif, et, posant ses deux mains sur les bras de Joly, durant quelques instants, il arrêta silencieusement sur lui un œil intelligent qu'on ne lui avait jamais vu. Surpris, et ne devinant ni ce qu'il voulait ni ce qu'il allait faire, nous attendions la fin de cette scène. — Mon père, dit enfin à son bienfaiteur, et d'une voix distincte et tendre, celui qui n'avait jamais parlé, mon père, je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi ! — Que dis-tu Matthias ? s'écria sa sœur, saisie comme nous tous d'une profonde stupeur. — Oh ! reprit Matthias en regagnant sa couche, après avoir baisé pieusement le front de son père, je m'en retourne, je vais à LA MAISON. — Il remonta sur son lit, mit ses bras en croix, leva les yeux au ciel, poussa un soupir... C'était le dernier. Matthias était mort.

“ Voilà ce que j'ai vu. ”

Et moi, très cher Prosper, voilà ce que j'ai été heureux d'entendre, et ce que je suis heureux de vous redire. Oui, heureux et bienheureux, après tant de spectacles, tant de discours, tant de lectures, tant d'écrits pleins et saturés des violences et des passions du temps, de sentir en mon cœur des frémissements et des larmes devant ces tableaux de l'humble vertu chrétienne ! heureux et bienheureux d'être encore jugé digne de les voir ! heureux et bienheureux de connaître dans le monde de nobles esprits à qui je peux les montrer à mon tour !

LOUIS VEUILLOT.

†
IHS

Le 1^{er} Aout prochain, la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la “ Famille Chrétienne ”

LA Famille Chrétienne présente ses très-humbles hommages à Monseigneur Cloutier, nouvel évêque des Trois-Rivières.

Bêtes — A Liège, un phoque échappé d'une ménagerie était activement recherché. Un plaisant s'est amusé à peindre une vessie de façon à simuler la tête d'un phoque et la lança dans la rivière. Aussitôt les badauds d'accourir. Quelques compères du plaisant sautèrent dans un canot, s'emparèrent du faux phoque qu'ils eurent soin d'envelopper d'étoffes pour qu'il ne leur échappât pas. Et les badauds Liégeois racontent à leurs petits enfants qu'ils ont assisté à une véritable chasse aux phoques.

Dans une petite ville d'Angleterre, on a détruit l'abattoir. Une véritable légion de rats, désormais sans abri, se vengent de cette mesure qui les met sur le pavé ; ils donnent l'assaut aux magasins et aux greniers, envahissent les caves. Les chats succombent dans la défense héroïque de leurs maîtres. Ceux-ci ont dû se mesurer avec les redoutables rongeurs. En une seule nuit, 1300 rats ont été abattus, mais, sur le nombre, c'est encore bien peu. Les habitants de la ville sont découragés.

Un chien né et habitant en Gascogne avale une boucle d'oreille qu'il restitue au bout de quatre jours. Le rubis qui ornait le bijou s'était transformé en topaze, c'est du moins ce qu'affirment les journaux du pays. On a offert l'autre boucle d'oreille à la glotonnerie du toutou, et l'on espère qu'il voudra bien la rendre pareille à la première. Les affreux toutous de salon vont devenir utiles à leurs maîtres.

“ LE COUVENT ” publié autrefois à Rawdon par Mr. l'abbé Baillargé, cesse désormais de paraître.

“ La Famille chrétienne ” regrette cette disparition ; les jeunes filles des pensionnats la regretteront encore davantage.

BONS MOTS

Un voyageur s'approche d'un employé de chemin de fer et lui demande très poliment :

- A quelle heure le train pour Lyon, je vous prie ?
- 11 h. 34.
- Il n'y en a pas *avant* ?
- Non, Monsieur, ils sont tous *à vapeur*.

Mots de la Fin.

L'enfant de Calino est souffrant et Calino le conduit chez le médecin.

“ C'est de l'anémie, ” dit le docteur ; “ il faut faire prendre du fer à cet enfant. ”

“ Du fer ” réplique vivement l'illustre gâteux, “ ne craignez-vous pas, docteur, que cela lui donne des clous ? ”

Curieuse maladie. — Deux nègres congolais atteints de la “ maladie du sommeil ”, qui fait tant de ravages dans l'Afrique centrale, avaient été envoyés à Londres par les soins d'une Société de missions. On devait étudier sur eux la maladie. Ils viennent de mourir l'un et l'autre. Ils étaient, depuis le 24 septembre, à Charing Cross hospital, ne se réveillant que quelques heures par jour et retombant invinciblement dans le sommeil quand ils avaient pris leur nourriture. — Les médecins ne peuvent s'entendre sur la nature de la maladie. La “ maladie du sommeil ” fait mourir des milliers de nègres sous les tropiques.

LA CONSPIRATION DU SILENCE.

Pourquoi ne fait-on pas connaître davantage le nom du véritable inventeur du télégraphe sans fil?

On couvre certains noms de fleurs et d'éloges hyperboliques pour des inventions d'importance bien moindre, et l'on fait la conspiration du silence autour d'un savant modeste, qui, par de patientes études et d'infatigables recherches, a fait une découverte aussi merveilleuse. C'est que ce savant est un catholique, professeur d'un institut catholique, Mr. Branly, professeur à l'Institut catholique de Paris, bien connu pourtant du monde savant par ses travaux sur l'électrécité.



Claque. — Jusqu'ici, pour se faire applaudir, un orateur ou un auteur ennuyeux devait louer des gens spéciaux. Mais cela ne réussissait pas toujours, les claqueurs oubliaient le bon moment ou s'endormaient, eux aussi, premières victimes du piège qu'ils tendaient aux autres. Un ingénieur autrichien vient d'inventer une machine qui fera mieux le service; un bouton électrique à presser, et c'est tout. Les orateurs pourront en faire installer dans leur cabinet de travail et jouir à volonté du plaisir d'être applaudis. Au parlement, cette machine remplacera avantageusement bon nombre de députés; ce sera plus économique et moins dangereux.



Symboles. — Dans certains pays, on naissait sous une bonne ou une mauvaise étoile. Au village suisse de Zermatt, on naît avec un bon ou un mauvais fromage.

Quand un enfant vient au monde, on fabrique un fromage qui porte son nom; ce fromage est mangé en partie le jour du mariage de cet enfant, on l'achève le jour de ses obsèques.

Quand un jeune homme désire épouser une jeune fille, il s'invite à dîner un dimanche dans la famille de sa prétendue. Si le père de cette dernière exhibe au dessert le fromage qui porte son nom et en donne un morceau au jeune homme, c'est qu'il l'agrée pour gendre. — Dans ce pays patriarcal, les quartiers de noblesse sont remplacés par les quartiers de fromage; les familles sont d'autant plus nobles qu'elles possèdent plus de fromages et des plus anciens. — Tous les symboles ont du bon, il ne s'agit que de s'entendre.

Querelle de noms. — Les Anglais résidant en Belgique ne sont pas contents du tout, non que les autorités du roi Léopold les molestent en aucune façon en matière politique, mais tout simplement parce qu'on les empêche de baptiser leurs enfants des prénoms qui leur plaisent.

En Belgique, un arrêté fixe la liste *ne varietur* des noms de baptême qui peuvent être donnés aux nouveaux-nés. et une circulaire vient d'en prescrire la stricte observance. C'est ce qui navre les sujets de la reine d'Angleterre, habitués chez eux à prénommer leurs rejetons à leur fantaisie.

Maintenant, voulez-vous savoir, à titre de curiosité, quels sont les prénoms les plus demandés par les Anglais habitant la Belgique? Voici: Wellington, Napoléon, Bismarck, Montaigne, Gladstone, Garibaldi, Robespierre et Robrikoff. — Le patronage des saints catholiques est préférable à celui de Robespierre et de Garibaldi.

— “ L'air de l'Irlande est très bon ” disait un jour lady Carteret à Swift.

— “ De grâce, Madame, répondit-il, ne le dites pas en Angleterre, car on frapperait d'un impôt l'air de l'Irlande.



Après s'être donné toutes les peines du monde pour expliquer le mot “ collision ”, un maître d'école dit à l'un de ses élèves :

Supposons que tu viennes heurter très violemment ton camarade dans la rue, que s'en suivrait-il ?

De bons coups de poings, je vous l'assure, répond imperturbablement le gamin.



— Vous m'avez dit, je crois, docteur, que toute émotion me serait funeste ?

— Oui, sans doute, elle ne peut que vous faire du mal.

— Eh bien alors, au nom du ciel, pourquoi m'avez-vous envoyé hier votre note ?

LE DOIGT DE DIEU.

Du Pèlerin.

I .

La grosse horloge de l'antique manoir vient de sonner 11 heures.

Le propriétaire de Villers-Castel, riche industriel qui, à son nom de Lucquoy, a jugé bon d'ajouter la particule, M. de Lucquoy de Villers-Castel, arpente à pas irréguliers un vaste salon où le luxe moderne se heurte à la sobre élégance du grand siècle.

Il est seul, et son regard inquiet interroge à chaque instant la route poudreuse qui serpente à travers le vallon et vient aboutir au château.

— 11 heures ! s'écrie le châtelain ; encore quelques instants et les membres de la Libre Pensée vont enfin juger de mon œuvre. C'est maintenant, qu'appuyés sur un témoignage sans conteste, ils pourront jeter un éclatant défi à ceux qui prétendent qu'une éducation sans Dieu est une éducation faussée. Certes, je puis en toute connaissance de cause donner un éclatant démenti à cet aphorisme, dont l'illustre Rousseau a, le premier, fait litière.

Mon neveu est bien la preuve vivante de la supériorité de nos vues philosophiques sur nos adversaires : pauvres arriérés que ces catholiques ! Certes oui, Sosthènes peut supporter sans crainte toute comparaison : n'est-il pas le type le plus séduisant du gentilhomme de souche greffé sur le philosophe et le savant de notre siècle ? Où trouver un esprit plus droit, un caractère plus chevaleresque, un plus noble cœur ? Ses qualités sont aussi brillantes que solides : délicatesse exquise, loyauté parfaite, le moindre détour répugne à sa droiture, bon, serviable, désintéressé, philanthrope accompli, il aurait la munificence d'un prince s'il en avait la fortune.

Le marteau, qui retentit sur le bronze du portail de la cour d'honneur, interrompt ce monologue, et le cor par trois fois sonne l'arrivée des hôtes attendus.

Le financier court à l'une des larges baies, en soulève la lourde et riche draperie, et distingue une file de voitures où sont entassés ses invités :

— Ah ! voici tout mon monde, très bien ; les principaux membres des Loges, quelques zélés de l'enseignement laïque, des députés. J'aperçois aussi plusieurs dames : la Libre Pensée subjugué maintenant nombre de têtes féminines ! Eh bien ! la baronne de Saint-Albin a la bonne idée de nous amener sa fille. C'est qu'apparemment les avances que je lui ai faites pour mon neveu ne lui ont point déplu... Allons, tout va pour le mieux, et ce jour va me payer amplement de mes peines.

Flatté dans son orgueil, le châtelain quitte son poste d'observation pour s'empresse au-devant de ses hôtes : son accueil d'une courtoisie parfaite, conserve néanmoins la haute gravité qui convient à un seigneur de Villers-Castel.

Les amis du financier se pressent sur ses pas ; leurs regards mobiles, inquisiteurs décèlent une préoccupation secrète ; sans doute, ils cherchent le héros d'une fête qui, d'après eux, doit ouvrir dans les Annales de la Libre Pensée une ère glorieuse et solennelle ; et, dans leur fiévreuse impatience, ils s'étonnent de ne le point voir près du maître de céans.

A peine leurs pieds foulent-ils le moelleux tapis du superbe salon, qu'ils entourent le noble amphitryon ; la baronne de Saint-Albin est au premier rang.

— Où donc est ce fils de votre adoption, cher prince, minaude la libre-penseuse, ce jeune homme si merveilleusement doué, dont tout notre monde parle, et que vous confinez ici pour en mieux jouir, égoïste ; nous comptons le voir à vos côtés en ce grand jour.

— C'est vrai. Comment ? mais je ne m'explique point l'absence de Sosthènes en ce moment. Il se sera égaré dans le parc, absorbé par quelque lecture intéressante, très probablement.

Et, conduisant la baronne au perron qui donnait sur les immenses jardins :

— Allez à sa rencontre, chère Madame, il sera charmé de faire votre aimable connaissance et celle de Mademoiselle.

Et, se penchant à l'oreille de la belle dame :

— Je lui ai si souvent parlé de vous ; Sosthènes pressent notre dessein, et je suis sûr qu'il brûle de vous connaître, surtout cette charmante créature, dit-il, désignant Alice, de Saint-Albin qui, déjà, descendait les degrés.

La baronne répondit par une pression de main significative et se hâta de rejoindre sa fille.

Tandis que toutes deux se perdent dans les labyrinthes des allées, M. Lucquoy rejoint ses hôtes.

— Félicitons-nous, Messieurs : le succès a dépassé mon attente, et notre programme a fait merveille. Selon nos conventions, je me suis, pour cet essai, confiné dans ce château isolé, sachant que rien ne viendrait ici contrecarrer mes vues. Sosthènes a grandi sous mes yeux et étudié sous ma haute direction. Je me suis adjoint un professeur dévoué qui s'est attaché à seconder mes desseins. Dans les cours spéciaux que nous préparions avec le plus grand soin, aucune allusion à la Divinité, dont jamais nous n'avons prononcé le nom ; et mon pupille est arrivé à l'âge d'homme ignorant de Dieu et de toute religion. Par contre, il s'est pénétré des idées modernes ; il a vu, à fond, les divers systèmes de philosophie rationnelle ou sceptique et étudié cette morale civique qui, dans un avenir prochain, doit réformer le monde.....

L'éducateur se tut ; son pupille, Sosthènes Lucquoy de Villers-Castel, l'objet de tant de sollicitudes impies, entrain, sérieux et modeste.

Un murmure flatteur accueillit le jeune homme.

De taille élancée, de tournure élégante, doué de l'un de ces visages où la beauté la plus correcte s'allie au rayonnement d'une haute intelligence, Sosthènes, à première vue, ne pouvait que produire une excellente impression.

— Nous accourons fêter votre majorité, mon jeune ami, dit avec emphase l'un des chefs maçonniques ; l'heure est enfin venue d'échanger votre existence solitaire et studieuse contre les plaisirs de la capitale. Je vous prédis, et vous pouvez me croire, que votre entrée dans le monde fera sensation.

— C'est une illusion, sans doute, Monsieur, répartit Sosthènes avec un singulier sourire, au reste flatteuse pour mes vingt et un ans.

— J'en appelle à Mme la baronne de Saint-Albin.

Celle-ci rentrait, assez déconfitte de son excursion inutile à travers les méandres du jardin.

Avant de répondre, la mondaine examina de son œil perspicace l'héritier de Villers-Castel ; frappée de ses mérites extérieurs qu'étayait, par surcroît, une superbe fortune, la baronne tendit la main au jeune homme :

— Je vous prédis, moi, un succès monstre.

Tandis que qu'on applaudissait, elle s'approcha du financier.

— Votre pupille est des plus séduisants, mon ami ; il est fort à mon gré, et c'est ainsi que je rêve un gendre.

— Ah ! ah ! je savais bien que nous nous entendrions, charmante railleuse, vous qui prétendiez que je vous proposais un sauvage pour votre brillante Alice.

II

Peu après, les convives philosophes faisaient vulgairement honneur à un somptueux déjeuner.

Les conversations graves, suspendues d'abord en faveur de Messire Gaster, se ranimèrent bientôt, vives et bruyantes. Les vins des meilleurs crus, pétillant dans des coupes de cristal et d'or, déliaient les langues : on but à la gloire de l'éducateur, au mérite de l'élève, à ses futurs succès mondains.

Le riche industriel exultait ; l'orgueil de son regard décelait celui de son cœur : l'insolence se plaça sur ses lèvres.

— Vous voyez, Messieurs, s'écria-t-il, en désignant son pupille du geste d'un triomphateur, que, pour élever le niveau moral de la génération actuelle, point n'est besoin de l'être inutile qu'on nomme Dieu.

Une exclamation douloureuse troubla, de sa note discordante, les bravos qui accueillirent ce blasphème.

Tous les regards se portèrent sur Sosthènes.

Une vive indignation avait pâli son loyal visage ; il ne put s'empêcher de protester

— C'est là une grave erreur, répliqua-t-il avec l'accent d'une profonde conviction : s'il faut au grain de froment la chaleur du soleil pour croître et mûrir, à plus forte raison faut-il à l'âme, pour grandir et s'élever au-dessus des sens, l'assistance de Dieu, les effluves de son Esprit.

Les convives se regardèrent avec stupeur, et ce fut au tour de l'oncle de pâlir de saisissement.

— Comment donc ?..... Que veux-tu dire ?..... Est-ce que tu plaisante ?..... Tu croirais à l'existence d'un Être supérieur, toi, Sosthènes, un sage !.....

— Pourquoi résisterais-je à l'évidence, mon oncle ?

Le châtelain s'efforça de rire :

— Entendez-le bien, Messieurs, si mon pupille croit à un Dieu, et à mon insu, ce ne peut être que comme à un être abstrait, duquel nous sommes indépendants, à qui nous ne devons rien et qui ne s'occupe en aucune façon de la machine ronde.

— Cette hypothèse peut se substituer à celle de la matière éternelle, peu importe, ajouta l'un des libres penseurs.

— Cette opinion a fait école, répliqua une autre forte tête, mais il n'a pas mon adhésion

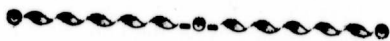
— C'est dommage ! ne put s'empêcher de murmurer Alice de Saint-Albin, qui riait sous cape de ce personnage drapé dans sa superbe.

— Qu'importe un Être créateur, reprit le premier interlocuteur, si cet être relégué je ne sais où abandonne son œuvre à lui-même ?

— C'est bien ainsi que mon neveu l'entend, n'est-il pas vrai, Sosthènes ?

F. Sr.

(à suivre.)



VIE DU BIENHEUREUX FELIX DE NICOSIE.

PAR LE R. P. HENRI DE GRÈZES.

CHAPITRE X

Le Père des Pauvres.

C'était aussi à Sœur Fidèle que le Frère confiait pour les remettre en bon état tous les vieux vêtements dont il faisait collection pour ses pauvres. Fr. Félix et la bonne Sœur accomplissaient ainsi à eux deux tout ce qu'aurait pu faire ou entreprendre une nombreuse et riche confrérie de charité.

Pendant de longues années avant sa mort, notre Bienheureux eut donc pour intermédiaire bienveillante en toutes ses bonnes œuvres, et pour auxiliaire dévouée, l'admirable Sœur Fidèle. Cette sympathique figure mérite de trouver place à côté de celle de notre héros.

Qu'était Sœur Fidèle? Était-elle religieuse? Et si elle ne l'était pas, pourquoi lui donnait-on le titre réservé d'ordinaire aux personnes appartenant à un institut régulier?

Sœur Fidèle Laporta, était tout simplement une de ces belles et bonnes âmes, vraiment *dévotés*, comme on est heureux d'en trouver en tous nos pays de foi. Vivant dans le monde elles y pratiquent toutes les vertus de l'état religieux. Servantes volontaires de tous les déshérités d'ici bas, elles sont en outre les précieuses auxiliaires de l'Eglise, pour l'ornementation des temples et des autels, pour la célébration des fêtes, pour la préparation des pauvres malades à la mort, pour la diffusion de la piété pratique et de toutes les œuvres de zèle.

Le monde croit les avoir ridiculisées lorsque dédaigneusement, il les a appelées : *dévotés*. Mais cette appellation est en réalité l'éloge le plus magnifique. *Dévoté*, dérivé du latin *devota*, signifie tout simplement *dévouée*. Or ici-bas quoi de plus beau que le dévouement? Oui lorsque ces âmes, par une piété éclairée et sincère, ont su se dépouiller de toute étroitesse de cœur et de certaines petites vanités, elles deviennent vraiment *dévotés*; c'est-à-dire admirablement *dévouées* à Dieu et au prochain pour Dieu. Telle était Sœur Fidèle.

Elle était née à Nicosie quelques années après notre Bienheureux, de parents qui avaient acquis par leur travail une modeste aisance dont elle hérita. Après s'être totalement dévouée à les assister et à les soigner jusqu'à la fin, demeurée seule au monde, elle repoussa généreusement, jeune encore, toute proposition d'une alliance terrestre. Se dévouer à Dieu et au prochain devait être l'unique but de sa vie.

Le Tiers-Ordre franciscain, avec ses précieuses faveurs spirituelles, avec ses admirables modèles de piété de charité, ne pouvait manquer de l'attirer. Dès qu'elle y fut engagée, tout en gardant la forme extérieure des vêtements du siècle, elle se dégagea

complètement de tout ce qui pouvait avoir la moindre apparence de mondanité. A cela, l'humilité, la simplicité et la charité, trouvaient leur bénéfice dans un merveilleux accord. Sans être donc vêtue en religieuse, son costume était si simple, ses habitudes de vie étaient si régulières, son dévouement au prochain était si manifestement persévérant, qu'on commença à lui donner dès lors le nom de *Sœur*. Elle devait le porter jusqu'à sa mort; et après sa mort, dans l'histoire.

Tous les gens d'Église, tous les pauvres affligés, tous les malheureux, ou plutôt tous, à Nicosie et aux environs, connaissaient Sœur Fidèle, *Suor Fidila*, dans le dialecte sicilien. Notre Bienheureux, qu'elle avait pu connaître de nom et de réputation lorsqu'il était encore dans le siècle, devenu quêteur du couvent de Nicosie, devait nécessairement, par ses fonctions, entrer en rapports avec elle.

Il eut bien vite discerné tout ce qu'il y avait de foi, d'abnégation, de piété simple et vraie, de charité sincère, de discrétion sûre dans l'âme de Sœur Fidèle; et bientôt, comme on l'a vu, il la choisit pour son intermédiaire en toutes les bonnes œuvres qu'il ne pouvait accomplir par lui-même.

Sœur Fidèle, de son côté, par ses entretiens avec Fr. Eélix, se sentait devenir meilleure, plus pieuse, plus humble, plus bénigne, plus détachée de la terre. Aussi s'estimait-elle grandement heureuse d'être associée aux intentions de sa charité et d'en recevoir les confidences. — " A défaut d'autre mérite, se disait elle dans sa simple humilité, j'aurai toujours celui d'avoir aidé ce saint homme à faire du bien. Et ses prières m'ouvriront le ciel. "

Sœur Fidèle, d'ailleurs, était merveilleusement encouragée dans son dévouement par le prodige qui marquait tous les pas de Fr. Félix. Celui-ci entre un jour chez la Sœur pour la prier d'aller visiter au plus vite une pauvre femme malade dans un quartier éloigné. Or la bonne Sœur était en ce moment toute occupée à préparer une fournée de pain pour les pauvres. Tout était prêt; il n'y avait plus qu'à mettre les pains au four. — " Vous le voyez, dit elle, je ne peux aller maintenant; que deviendrait ma fournée? — " Attendez, dit Fr. Félix, je m'en vais vous aider! " — Et aussitôt, se débarrassant de sa besace de quêteur, il cherche

à l'accrocher quelque part. La pièce où ils se trouvaient était basse et obscure, et un petit rayon de soleil perçant à travers une fissure du volet fermé, figurait assez bien une pièce de bois quelconque plantée dans la muraille. Sans trop regarder, Fr. Félix croit voir là en effet un corps solide, et il jette sa besace sur le rayon de soleil, elle y demeure suspendue pendant que celui-ci se hâtait d'enfourner le pain des pauvres. Sœur Fidèle n'en pouvait croire à ses yeux. La besogne achevée, Fr. Félix reprit sa besace et partit, content d'avoir travaillé pour Notre-Seigneur.

Pareil fait se produisit une autre fois dans les circonstances suivantes. Fr. Félix passait dans la rue, sa besace sur le dos, et voici que plusieurs personnes en larmes le conjurent de vouloir bien monter au plus vite et prier auprès d'une personne qui est à l'agonie. La maison était pauvre, l'escalier raide et obscur. Avant d'entrer dans la chambre de l'agonisant, Fr. Félix ôte sa besace et la jette sur un rayon de soleil qui perçait par une petite lucarne. Une petite fille de dix ans, nommée Michela Mancuso, fut la première à s'apercevoir du prodige ; elle alla appeler sa mère : — " Maman, maman, criait-elle. venez voir ; Fr. Félix a jeté sa besace sur un rayon de soleil, pensant que c'était une poutre." — Tous les habitants de la maison et bon nombre de voisins purent admirer le prodige à loisir ; car la besace demeura suspendue, jusqu'à ce que le serviteur de Dieu vint la reprendre.

Lorsque Fr. Félix avait fait pour les pauvres tout ce qu'il était humainement possible de faire, tout moyen humain lui manquant pour les secourir, sa charité recourait alors au miracle. Sa prière, ses cédules de Marie-Immaculée, un signe de Croix fait par lui opéraient des prodiges.

(à suivre.)